



LES MARIÉS DE NOTRE-DAME

Un commerce nippon s'est implanté sur les bords de la Seine; à la hauteur de cette célèbre perspective, sur la rive gauche, donnant sur l'arrière de Notre-Dame, qui nous a valu tant de tableaux typiques, avec ou sans l'arche du pont juste derrière, en amorce. Jusqu'à cinq ou six couples de Japonais par jour font la queue pour se faire portraiturer accoutrés en mariés à l'occidentale. Ça ressemble à

une sorte de code, il faut avoir la photo de l'amour dans son cadre, avec la vieille cathédrale qui les garantit toutes, les vraies passions du cœur. Cela n'a pas l'air de les effrayer d'avoir tous le même cliché sous le même angle, dans la vieille robe pourrie qui fait toutes les épouses virginales. Ni de se retrouver déguisés dans le costume traditionnel d'un autre culte que le leur. Il faut croire qu'ils n'ont plus que le

culte de la convention et des clichés. On dirait même que c'est le cliché qui leur confère un caractère bien à eux, comme aux suivants.

Sans doute (et j'en ai vu) peut-on, occidental, se marier au Japon en kimono. Ce n'est pas plus malin. Mais je le vois moins, alors que ces couples viennent parodier bien péniblement des usages et stigmatisent la disparition de rites dont je n'ai que faire,

mais qui portaient un sens en eux. Bon débarras sans doute. N'empêche, je les trouve moches, avec leurs airs sublimes et leurs expressions romanesques idiotes; je me moque d'eux en passant. Les Japonaises sont susceptibles comme des chats et me regardent de travers.

Hier, c'était à la passerelle des arts, un autre couple de Japonais posait aussi, la femme archimaquillée, en robe de soi-

rée violet, sur fond des cadenas d'amour alourdissant le pont de leur terrible pesanteur de masse. C'est toujours humiliant, en tant que membre d'une espèce, de voir ses congénères se conduire avec un tel ensemble navrant, qui vient du fond du cœur. Le cœur, avec ses gestes, son cri, ses restaurants, est décidément la chose du monde la plus laide et la plus dépourvue de cœur. C'est le cœur qu'il faut crever.

L'IDENTITÉ ET LA MORPHOLOGIE LÉGALE : LES VOLONTAIRES DE L'IMPLANT-CARTE.

La puce intégrée, ce cauchemar d'antan des vieux films de terreur-anticipation... mais on la veut dans la peau, dans la chair et jusqu'à l'os, puisqu'on l'a déjà dans le ciboulot! On passera les contrôles les doigts dans le nez, sans plus s'inquiéter de mille et un bidules, on communiquera par les muscles et les nerfs... Enfreindre la loi sera devenu impossible. Mais qui y pense encore, et pour quoi faire? C'est plutôt la loi qui ne saura plus nous enfreindre, si ça se trouve, cette loi qui ne couvre que fort peu de nous, en vérité.

On nous rebat les oreilles avec la protection de la vie privée, notre droit de rectifier les informations nous concernant. Tout cela parfaitement formel, et destiné à bien faire demeurer l'illusion de notre état de conscience et de notre responsabilité individuelle en cas de problème, c'est tout.

Qu'est-ce que ma vie a de privé, à part privée de tout? Je n'arrive pas bien à cerner les détails. Que je fasse ceci ou cela, mange ceci ou baise cela, lise Machin ou Chose, aille à Bidule ou à Truc, je ne vois pas vraiment en quoi ces maigres péripéties non seulement pourraient intéresser, ni la

nécessité de les dissimuler. Si des éléments en moi échappent à ma compréhension, a fortiori échapperont-ils à une surveillance qui ne concerne que les détails grossiers de mon quotidien, aussi indifférents que ceux de mon voisin. On entend d'ici les passionnaris de la lutte contre l'ordre

policier dans tous ces pays pas libres où homobaiser ou conspirer contre l'ordre établi entraîne de graves sanctions. On se demande bien ce que ce discours voudrait signifier comme étant le secret ressort de la liberté; celle-ci consisterait-elle à pouvoir homobaiser et conspirer contre

l'ordre établi? La liberté, est-ce tout? Je ne vois pas pourquoi ces extraordinaires systèmes d'enregistrement que sont les ordinateurs, ne recueilleraient pas l'histoire très scrupuleuse de tous mes faits et gestes. Après tout, il y aura peut-être là une forme d'écriture passionnante. Cet-

te mienne histoire recoupée avec tant d'autres ne prend peut-être un aspect horrible que par ce qu'on en déduit au travers de mes habitudes pour les piéger économiquement; et si je m'en mo-

que, parce que je ne donne pas prise à ces pratiques-là? J'ignore presque parfaitement les médias, suis végétalien et abstinent d'alcool et de stupéfiant; que vont me faire les 80 % de l'espace publici-

taire consacré à l'incitation à la consommation d'alcool, et le reste visant la bidoche et le gruyère que je ne mangerai pas et les films que je n'irai pas voir? Retracer par le fil des espions électroniques

les étapes modestes de mon temps de vie, si l'on y prend un intérêt tout autre, est très bienvenu, tant que tout cela ne finit malheureusement pas par des consommables: mon comportement n'est pas sé-

riel et ne concerne qu'une marge sociale. Et pour ce qui relève de ma vie sociale (logement, santé, transports, etc.) son automation et son observation sont très bienvenues.

LA CARTE DITE D'ENTITÉ.

La vie quotidienne, et tout le monde s'en félicite, devient de plus en plus pratique. Automatisation, simplification, normalisation, toutes les opérations qui étaient si laborieuses et contraignantes se font pendant qu'on dort. C'est génial! Ma gardienne revient du Portugal et me dit que là-bas c'est encore mieux... tout est accessible depuis ton téléphone. Puis sans transition elle me raconte son dernier spectacle de cinéma de la veille. Une terrible histoire de science-fiction où les humains sont victimes d'un régime totalitaire robotique, dans laquelle une mère ne peut plus retrouver son enfant.

C'est étonnant de voir coexister les pires fables d'apocalypse de la tyrannie avec l'installation des outils d'icelle,

version sympa, utile. Tout le monde pousserait des cris de stupeur à l'évocation du portable comme d'un instrument de contrôle et de coercition, de même pour les incessants contrôles de police, qui ne se font que pour la sécurité de tous. On n'a jamais imaginé que la tyrannie venait par le bonheur et la sûreté. C'est bien con!

La grande limite, c'est toujours le physique. Tant que les instruments de contrôle n'atteignent pas l'intégrité physique, on reste libre et sans attache, voilà ce qui garde à l'écart du fantasme de l'aliénation intégrale.

Ce n'est pas notre avis. Et ces attaches nous les assumons pleinement et les voulons encore plus pratiques: à quoi bon multiplier les cartes et les bidules, les mots de passe et

que sais-je? C'est bien de la soumission à l'objet qu'il faut s'affranchir, puisque c'est la voie admise par tous librement. Il faut savoir gagner la dernière étape logique d'une suite de progrès et se faire implanter la puce contenant tous ces détails qui ne sont plus un mystère pour aucune autorité. D'ailleurs mon identité, noms, origine et tous les détails attachants, je m'en moque bien. Tout cela certes me concerne en tant que chaînes, boulets et tatouages, mais pas plus loin. Et ce n'est pas parce que l'info je ne l'ai pas dans la peau qu'elle n'a pas ma peau!

Aujourd'hui les membres d'un groupe de volontaires, haineux à l'encontre de l'hypocrisie et de la mauvaise foi collective qui ne veut pas en démordre de sa grande liberté d'animal

sauvage, exigent (au moins une décision se prend) d'être implantés d'une carte fournissant tout détail qu'on voudra sur une biographie sociale pratique dont ils veulent être ainsi débarrassés. Pouvoir passer les contrôles, ne plus avoir à traîner sur soi je ne sais quels moyens de paiement, preuve d'identité et *moyens de communication*, comme ils disent! Les mains dans les poches.

Tant que cela n'est pas effectif, c'est tout le poids de la responsabilité et du libre-arbitre factices qui écrase les individus. Que fera donc la société de ces êtres (déjà) ainsi tenus en laisse dans la mesure des moyens dont elle dispose pour les contrôler sur certains plans qui sont, à mieux y songer, fort relatifs (mon imaginaire, l'occupation de ma

pensée, ma force de travail et beaucoup d'autres choses ne sont pas forcément accessibles au contrôle technique). C'est même misérable, ce qui est contrôlable en moi par des moyens purement techniques... C'est bien plutôt les mots d'ordre comportementaux qui maintiennent la grande majorité des gens dans une poigne de fer... que nous verrions bien se renforcer. Nous les êtres libres, réclamons nos colliers électroniques. Nous ne sommes pas les esclaves d'un monde qui nous oppresse... ce monde c'est nous-mêmes, et ses conséquences seront nôtres, quoi qu'elles soient. Nous voulons la logique démocratique à son comble, c'est de cela qu'on nous prive, et pas de notre grande indépendance.

LES ULTIMATHÔMES

On rêve que la génétique nous ponde enfin, depuis le temps qu'on nous le promet, des kyrielles d'individus strictement identiques, qu'on habillera pareil, et qu'on pourra reconnaî-

tre infailliblement par groupes (comme les touristes en bus). Puisque ces êtres uniformes sont déjà très avancés dans leur progrès vers l'uniformité et que seuls de vagues détails

indifférents les distinguent encore — on se demande bien pourquoi — il vaudra bien mieux les avoir ressemblants à ce qu'ils sont; d'ailleurs ils seront bien moins malheureux;

leur bonheur est d'être semblables en tout point à leurs frères de rang. Seule la grosse bourgeoisie, s'inquiétant de conserver au paysage son caractère de diversité, aussi faux soit-il, s'oppose à de tels accomplissements véritables et honnêtes. Ou bien craindrait-

elle d'avoir, alors, à justifier ses agissements depuis tant de siècles, menés sur la base de leur élitisme au regard public et sur le renvoi de la responsabilité aux générations suivantes, jusqu'au déluge? C'est une angoisse peu fondée et bien répugnante.

ABOLITION DU DROIT D'AUTEUR

« Comment vivront donc les pauvres auteurs? » est l'immanquable question à la proposition d'abroger, d'abandonner, de liquider le maudit droit d'auteur. Mais les auteurs ne sont jamais, ou si peu, ou si mal à propos rémunérés, que la question ne devrait même pas se poser en ces termes. Le droit d'auteur nourrit tout le monde sauf eux, qui doivent survivre d'expédients, nous en savons quelque chose.

Comme tout ce qui s'est installé sous la forme d'une occupation lucrative, la rémunération des arts, par delà le paiement de l'exécution artisanale, a attiré une foule d'individus inexistants, mimiques, qui font ça (comme les politiques) en tant que carrière comme une autre. Ces faussaires, qui pour la plupart, la part la plus grande et la plus misérable, dont les malfaiteurs avérés au moins se distinguent, s'ignorent

complètement. Ils viennent de façon commode servir une édition qui, elle, beaucoup moins innocente, appuie son activité sur ces « auteurs » simulés, beaucoup plus pratiques que les vrais. Ainsi une infinité d'auteurs factices (qui n'ont presque plus, grâce à l'informatique, à faire l'apprentissage d'outils) naît de ce droit d'auteur transformant la création en une profession comme les autres, ramenant tout au schéma de la production industrielle type: un employé dont l'éditeur est le patron, etc.

Seulement, même si on atténue ce modèle pour en arrondir les angles de manières artistiques, la création n'a rien à voir avec une profession. Pour citer une création célèbre, celle du monde par Dieu, peut-on dire que Dieu soit un professionnel de la création? Tout ce qui prétend à de la création dans le cadre du travail et du loisir tel que l'em-

ployé se le représente n'en est pas. Rétribuer par le droit d'auteur n'est que l'occasion pour une faune de pilliers de simuler facilement de la création. Qui s'en apercevra? Nous? Et alors! Tout le monde s'en moquera bien. On dira, au mieux ou au pire, que ce système est un moindre mal. Mais ce n'est pas un moindre mal, c'est comme dans tous les cas de cette espèce, ce qui peut se produire de pire. Eh bien alors, tant mieux... N'abrogeons rien. Après tout, la création vraie n'a pas besoin qu'on la soutienne ou la protège, qu'elle se débrouille, elle n'en ressortira que plus forte. Cependant, que ces myriades d'escrocs, supportant ce que le public désire, sans exception et avec un instinct d'une assurance confondante qui détermine une véritable et étrange qualité discriminative inversée, enfin que tout ce petit peuple de l'usurpation artistique se porte à merveille,

est bien dégoûtant. Il faut subir d'être regardé comme l'in vraisemblable, la nullité qui n'a pas su gagner sa vie avec sa plume ou son pinceau, parce qu'il n'a pas ce talent-là! Une fois de plus, il faut rentrer la tête dans les épaules et se taire.

Enfin, à force, on finit par ne plus trop s'en préoccuper, parce que ce qu'on fait n'a plus rien de commun avec ce qu'ils font. Surtout depuis quelque temps, le tiroir-caisse n'a plus tellement le vent en poupe. Alors le droit d'auteur va peut-être tomber tout seul, comme une feuille morte... On rêve, mais ce serait drôle. Que l'argent s'enfuit de la littérature, du cinéma, de la musique comme il menace de le faire aujourd'hui est bien la chose la plus amusante et utile qui soit. À chacun de ramener dans l'inconnu pour s'y retrouver. Nous autres, à force d'y travailler à notre manière et de nous être astreints, par le

plaisir de la discipline et non les souffrances de l'ascèse, à faire disparaître de nos vies l'écran médiatique incessant (vraiment disparaître), avons nos marques et nos repères bien à nous sur lesquels nous appuyer pour exister.

Mais toi, vous? Savez-vous bien que tout ce que vous achetez et financez vous enfonce dans une boue plus puante et inexorable chaque jour? Que vous financez votre propre perte? Que nous importe! Vous en viendrez à être là, à cet instant du texte, un jour ou l'autre, ou non; nous ne sommes ni pressés, ni inquiets de cela.

JUSTICE
IL N'EN EST D'AUTRE QUE LA NÔTRE
justice est publié par lassitude.
INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUIT FRANCE 2015 — III

9 782372 210768